

SOCIÉTÉ  
LANGUEDOCIENNE  
DE  
GÉOGRAPHIE

BULLETIN

HUITIÈME ANNÉE. — TOME VIII.



MONTPELLIER

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ LANGUEDOCIENNE  
DE GÉOGRAPHIE

Dépôt chez les principaux Libraires.

—  
1885



Per. 80  
924

# NOTES D'UN VOYAGE DANS LE SUD DE LA TUNISIE

Par M. Valéry MAYET.

---

Le traité du Bardo a été signé en 1881, et dès 1882 le gouvernement français a organisé en Tunisie des explorations scientifiques destinées à faire connaître au monde savant les richesses de notre nouvelle colonie.

Une Mission topographique militaire vient de terminer la carte provisoire de l'État-Major ; la Mission archéologique, dirigée par M. Reynac, après avoir visité la frontière tripolitaine, exécute des fouilles importantes à Carthage ; M. Bouillot, préparateur de Zoologie à la Sorbonne, a été chargé d'une mission d'exploration sous-marine à bord de l'avisos *le Linois*, employé lui-même à la rectification de la carte marine ; enfin la Mission scientifique (histoire naturelle), dirigée par M. le D<sup>r</sup> Cosson, de l'Institut, a exploré pendant les années 1882, 1883 et 1884 les diverses contrées de la Régence.

Nous avons eu l'honneur de faire partie de l'exploration de 1884. Sans sortir de notre rôle, il nous a été donné, tout en étudiant les choses de la nature, d'observer les mœurs et les œuvres des hommes. C'est à ce titre de voyageur non spécialiste que nous présentons aujourd'hui notre Journal à la Société de Géographie.

Pendant les deux voyages de 1882 et 1883, la Mission avait visité le nord de la Tunisie, les environs de Tunis, la vallée de la Medjerda, la Kroumirie, le Kef, Kérouan et la presqu'île du cap Bon. L'objectif en 1884 était l'exploration du Sahara tunisien et celle des grandes îles de la côte, qui n'avaient été visitées par aucun naturaliste.

Disons tout d'abord quel était le personnel de la Mission.

M. le D<sup>r</sup> Cosson ayant été retenu à Paris par l'état de sa santé, notre nombre, qui devait être de six, séparé en deux groupes, s'est trouvé réduit à cinq.

MM. Letourneux (d'Alger), botaniste, et Lataste (de Paris), zoologiste, furent chargés de visiter le sud des Chotts. MM. Doûmet-Adanson, botaniste, petit-fils du célèbre naturaliste, M. le D<sup>r</sup> Bonnet, aide-naturaliste au Muséum de Paris (botanique) et l'auteur de ce récit, zoologiste, étaient désignés pour explorer les plaines désertiques, ainsi que les massifs montagneux qui bornent au Nord ces immenses dépressions devenues célèbres par le projet de M. le colonel Roudaire.

M. Doûmet-Adanson était choisi comme chef du groupe. Nous n'eûmes personnellement qu'à nous féliciter de ce choix. Outre l'amitié qui nous unit depuis longues années, sa vieille expérience du pays, visité par lui dès 1874 (Mission de l'Académie des Sciences dans le sud de la Régence), était pour nous une garantie et une condition précieuse de réussite du voyage.

Le choix des compagnons de route est d'une importance capitale dans une expédition de cette nature. Sur les trois mois et demi qu'a duré notre mission, nous avons été cinquante jours en caravane, c'est-à-dire appelés à vivre dans une intimité qui peut devenir gênante si l'on n'est pas tout disposés à se faire des concessions mutuelles.

Grâce aux bons rapports qui n'ont cessé de régner entre nous, grâce à la bienveillance des autorités civiles et militaires, bien des difficultés ont été aplanies et nous avons pu accomplir notre mandat sans trop de peines et de fatigues. Partis le 24 mars, nous rentrions en France le 7 juillet.

Départ de Marseille. — Progrès de la navigation à vapeur. — Arrivée à la Goulette. — Tunis.

24 mars 1884. — Exact au rendez-vous, nous nous trouvons réunis à cinq heures du soir sur le pont d'un des beaux steamers de la Compagnie Transatlantique, *la Ville de Barcelone*. Le dé-

part est fixé à 6 heures. Un fort coup de N.-O. dure depuis deux jours et fait rage en ce moment ; les lames, franchissant le môle de la Joliette, lancent leurs embruns jusque dans le port. Nous n'en marcherons que mieux, dit le capitaine ; une fois sortis de la rade et l'île de Planier dépassée, nous mettrons de la toile et filerons droit sur Tunis, où nous arriverons en trente-six heures.

25 mars, en mer, 2 heures du soir. — Nous sommes en vue des côtes de Sardaigne. Jusqu'à présent le capitaine a raison : nous avons roulé et tangué horriblement toute la nuit. Ce matin encore, nos hublots étaient constamment dans l'eau, des lames énormes passaient sans cesse de tribord à babord ; mais nous avons filé quatorze nœuds à l'heure. Depuis dix ans, nous n'avions pas fait de traversée sérieuse ; notre navire, de construction récente, nous procure l'occasion de constater que la navigation fait des progrès incessants. Par les gros temps, les hommes ne sont plus attachés à la barre, comme nous l'avions vu maintes fois. Une roue placée au centre du navire, sous la passerelle, fait mouvoir deux chaînes qui, longeant les bastingages, vont communiquer les mouvements au gouvernail. Le commandement se fait mieux, s'exécute de même, et l'on ne risque plus de voir les hommes emportés par la lame ou soumis, tout au moins, à l'horrible supplice de la douche en permanence.

Un autre progrès est celui du loch enregistreur. Il n'y a pas fort longtemps encore, à bord de tous les navires, on se servait, pour mesurer la vitesse, d'une corde enroulée autour d'une énorme bobine, corde ayant des nœuds de distance en distance et terminée par une planchette triangulaire. On lançait dans le sillage du navire la planchette, qui, retenue par les trois angles, se tenait perpendiculaire à la surface de la mer et offrait ainsi à l'eau une résistance considérable. On déroulait vivement la corde de la bobine, tenue en l'air par un homme, de façon à la larguer exactement suivant la vitesse du navire, et à chaque nœud rencontré, un matelot qui comptait, criait : un, deux, etc. De là l'ex-

pression filer tant de nœuds. Il fallait trois hommes, deux tout au moins, pour manier l'instrument. Aujourd'hui, le loch se compose d'une boîte de cuivre très solide, renfermant un appareil enregistreur et terminée par une petite hélice dont le mouvement est plus ou moins rapide, suivant la marche du navire. L'instrument, retenu par une corde, est lancé à la mer; la vitesse de la petite hélice est enregistrée mathématiquement, et un seul homme suffit à l'opération. L'appareil coûte cent francs; dans les gros temps, il se perd souvent; on en est quitte pour le remplacer. Le progrès important est, paraît-il, en mer comme sur terre, dans l'économie de la main-d'œuvre.

5 heures du soir. — Le vent tombe de plus en plus, la mer s'apaise, les malades reparaissent, et nous pouvons jouir du panorama qui se déroule sous nos yeux.

Les côtes de la Sardaigne sont peu accidentées, bien moins élevées que les montagnes de la Corse, qui, de leurs pics neigeux, percent les nuages à l'horizon derrière nous; les sommets que nous avons sous les yeux ont un aspect mamelonné et uniforme. Nous passons entre l'île San-Antioco et le rocher du Taureau. Ce cône brun, couronné de broussailles vert sombre, est d'un aspect imposant dans sa fierté sauvage. Il est probablement vierge encore de toutes recherches zoologiques. Peut-être se cache-t-il là quelque nouvelle et belle variété de notre lézard des murailles (*Lacerta muralis*). Les îles de la Méditerranée ont chacune la leur, et, plus le théâtre est petit, plus, dirait-on, la variété est belle. La Sardaigne elle-même est mal connue, et depuis les recherches de Raymond, faites il y a plus de vingt ans, aucun zoologiste n'a visité ce pays, dont la faune est cependant curieuse à plus d'un titre.

26 mars. — Ce matin, dès l'aube, nous avons aperçu la terre, et, malgré les flots d'eau dont les matelots de quart inondaient le pont, nous étions sur la dunette avant 6 heures.

En rade de la Goulette, le coup d'œil est superbe. A droite, le cap Carthage, que nous venons de doubler, supporte un phare et la coquette ville arabe de Sidi-bou-Said; un peu plus près de nous, la chapelle Saint-Louis, dorée par le soleil, domine la colline

antique de Byrsa et les ruines de Carthage (Kart-hadach, ville nouvelle). A gauche, des montagnes aux lignes imposantes, le Djebel bou Kornein (Montagne cornue), au pied duquel on aperçoit le *Dar-el-Bey* d'Hamman-el-Lif ; le Djebel Ressas (Montagne de plomb) au rude profil ; le Djebel Zagouan, qui envoie de cent trente kilomètres, jusqu'à Tunis et à la Goulette, ses eaux excellentes par le vieil aqueduc de Carthage restauré. En face de nous, la Goulette, sur le long ruban du cordon littoral, et au delà, bien loin dans un brouillard rose, de l'autre côté du lac (el-Bahira), les maisons blanches de Tunis.

Il est près de 8 heures quand nous jetons l'ancre, à plus de mille mètres du môle. Si la baie est grandiose, le mouillage est détestable. Le fond, de sable fin ou de vase molle, n'est pas tenable par un gros temps : deux navires naufragés, une goëlette italienne et un vapeur anglais ensablés non loin de nous, sont là pour l'attester. La question du port de Tunis est loin d'être résolue. Il n'y a pas à songer à creuser un chenal dans le cloaque sans profondeur (el-Bahira) qui sépare Tunis de la mer ; à la Goulette, il faudrait des jetées de plus de mille mètres pour trouver quatre brasses de fond. Restent deux projets : celui du creusement des vieux bassins de Carthage et celui de l'amélioration du port de Bizerte. Le premier a pour lui d'être à quinze kilomètres de Tunis ; mais, si les marins s'y rallient, les ingénieurs n'en veulent pas ; le second est un port naturel magnifique, le plus beau de la côte ; mais il est à cinquante kilomètres de Tunis.

Le canot à vapeur de la Compagnie Transatlantique nous dépose sur le quai de la Goulette à 8 heures et demie ; bientôt après, une *mahonne* indigène débarque nos impedimenta, une vingtaine de colis, hélas ! Pourrons-nous prendre le train de 10 heures ? La douane du Bey nous fait bien vite renoncer à cette illusion. Les ballots de papier des botanistes, les conserves alimentaires, jusqu'à nos vêtements neufs et à la batterie de cuisine, sont marchandises sujettes aux droits. Il nous faut appeler à notre aide le vice-consul de France, M. Cubisol, une vieille connaissance de Doûmet, et invoquer nos titres officiels pour obtenir

justice. La douane tunisienne est affermée à des Italiens. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour encaisser beaucoup : c'est leur droit ; mais le train est manqué.

Pendant que le déjeuner se prépare, nous parcourons la Goulette. La population indigène est celle de tous les ports barbaresques. Comme à Alger ou à Bône, le porte-faix est un mélange d'Arabe, de Berbère, de Turc et de Nègre. Peu de beaux types, beaucoup de visages défigurés par la variole et d'autres maladies cutanées. La colonie européenne est importante, italienne surtout, quelques Maltais et quelques Français. Une compagnie de chasseurs à pied représente la force armée, et plusieurs officiers du Bey sont là pour montrer que nous ne sommes pas les seuls maîtres, en apparence du moins. L'eau du Zagouan vient jusqu'ici et permet à de beaux arbres (*Populus Euphratica*) d'ombrager les rues. Une voiture du Bey traînée par des mules rapides, harnachées d'or, soulève des flots de poussière. Des forçats au fez rouge, enchaînés deux à deux, balayent les rues, stimulés par la *matraque* d'un garde-chiourme. Mais gardons notre pitié pour de meilleures occasions, elles ne nous manqueront pas !

A midi, le train de la Compagnie Rubatino nous entraîne vers Tunis. Wagons bien compris : une galerie ouverte occupe les deux côtés de la voiture et permet de jouir de la vue. A droite, les ruines de Carthage, ou plutôt les immenses champs de blé qui en couvrent l'emplacement. La petite gare de la *Malka-Carthage* est dominée par le mamelon de la chapelle Saint-Louis. L'endroit où fut la rivale de Rome est couvert de fleurs en ce moment. Quelques pans de murs écroulés, quelques débris informes de l'aqueduc, émergent seuls de la nappe fleurie. A gauche, s'étend l'immense lagune *el Bahira*, peuplée de Palmipèdes et d'Échassiers, dont les grands Flammants roses forment la masse. Ces oiseaux sont habitués au bruit des trains, et, à moins de cent mètres d'eux, la locomotive, qui passe en sifflant, ne dérange pas toujours ceux qui pêchent ou dorment perchés sur un pied.

Tunis ! quelle couleur ! c'est l'Orient bien plus que ne l'est l'Algérie. La rue des Mzabites à Constantine peut seule donner

une idée des souks ou marchés de la capitale de la Régence. Ces souks peuvent être comparés à nos passages couverts d'Europe. Les boutiques se touchent ; elles sont petites, trois mètres de profondeur sur deux de large à peu près. Le marchand, juif ou maure, est au fond, travaillant le maroquin, brodant des étoffes, frappant l'or et l'argent ou ciselant le cuivre. Une corde suspendue au plafond de l'échoppe sert à entrer ou à sortir. S'approche-t-on d'un objet mis en vente, le marchand se suspend à sa corde, passe, les jambes repliées, au-dessus de sa marchandise et vient tomber à vos pieds. Il rentre de même.

Dans les rues, quel grouillement de burnous, de haïks, de gandouras aux couleurs éclatantes ! quelle cohue de chevaux, de bourricots, de chameaux, d'arabas (charrette arabe) ! Ajoutez à cela les cris gutturaux des conducteurs, *harri ! balek !* etc., les boniments vociférés à pleine gorge par les marchands de gâteaux, de bouquets ou de vieux vêtements ; par la pensée remplissez l'air de l'odeur du musc et du benjoin, et vous aurez une idée bien affaiblie de cette couleur locale.

Les Maures sont ici ce qu'ils sont au Maroc et en Algérie, un mélange de Berbères, d'Hispano-Arabs et de Turcs, population affable, nullement guerrière, industrielle, boutiquière, un peu bourgeoise, cachant ses femmes avec un soin jaloux. Celles-ci sortent peu, moins qu'à Alger. Le haïk qui enveloppe de la tête au pied leur riche costume d'intérieur et ne laisse voir parfois qu'un œil, est souvent de couleur sombre.

Les Juifs, très nombreux, sont marchands d'étoffe, brocanteurs, surtout bijoutiers ou changeurs. Toutes les industries qui touchent aux métaux précieux leur sont réservées, et pour cause ! Le Maure est plus honnête et ne peut lutter. Les Juives sont belles ; mais l'obésité précoce, obtenue par un régime spécial, les gâte de bonne heure. En Algérie, il n'en est pas ainsi. Grandes, bien faites, étroitement serrées dans de longs fourreaux de soie de couleur sombre, elles ont, même devenues matrones, une distinction de tournure que n'arrive pas à détruire la malpropreté inhérente à la race. En Tunisie, la robe blanche ou en soie

de couleur claire, n'est ni longue ni collante, elle s'arrête audacieusement à la taille et peut s'appeler veste ; le bras est nu bien au-dessus du coude. En dessous, un vêtement blanc qu'on peut comparer à une seconde chemise, souvent transparente, descend jusqu'à l'aîne ; un pantalon bouffant au-dessus du genou (*séroual*), collant sur la jambe, va jusqu'à la cheville ; le pied est nu dans des babouches sans quartiers ou chaussé de la petite sandale de bois à haute semelle appelée *kob kab* par harmonie imitative. La tête est enveloppée dans une pièce d'étoffe noire laissant par-devant échapper les cheveux, et au sommet une pointe en forme de casque ou de mitre, habituellement d'étoffe d'or. Derrière ce casque, pendent sur le dos deux ou quatre rubans d'or ou de soie. Le costume de ville comporte un haïk blanc à rayures recouvrant toutes ces splendeurs ; mais souvent, et surtout le jour du sabbat, on laisse le haïk chez soi et l'on sort ainsi costumé dans les rues.

A Tunis, comme dans toutes les villes du littoral, il y a peu d'Arabes de race pure, beaucoup d'hommes à burnous, il est vrai, mais d'origine plus ou moins berbère, vandale ou romaine. Il faut chercher le type arabe, c'est-à-dire l'homme grand, maigre, à la tournure élégante, aux attaches fines, aux dents d'ivoire, sous la tente des nomades ou tout au moins dans l'intérieur du pays.

Tunis est divisé en deux parties distinctes : la ville indigène, de 100,000 âmes environ, et la ville franque, de 25,000. La première, entourée de ses vieilles murailles turquês d'un effet pittoresque, communique avec la seconde par la porte de la Marine (Bab el Bahr). Elle est entièrement construite avec les ruines de Carthage. Le nombre des colonnes de cette provenance, marbre ou granit, qui forment l'angle des maisons est considérable ; le palais du Bey lui-même en renferme un certain nombre qui n'ont pas d'autre origine. La ville européenne s'étend entre Bab el Bahr et le lac. Depuis 1881 les constructions ont plus que triplé, des maisons à quatre étages s'élèvent partout rapidement, et sur l'avenue de la Marine les terrains se payent des prix qu'on ne croyait jamais atteindre.

27 mars.— Aujourd'hui, visites officielles. Le Ministre plénipotentiaire, M. Cambon, est en France ; nous ne le verrons qu'au retour. A la Résidence française, nous sommes reçus par le premier attaché d'ambassade M. D..., qui demandera pour nous au Bey des passeports (*amras*) revêtus de son sceau, chose très importante pour nos relations avec les chefs du Sud. Vu les généraux Boulanger et Riu ; accueil parfait. Les ordres reçus du Ministère ont été transmis, et à Sfax nous trouverons une escorte militaire à notre disposition, ainsi que des chevaux et des mulets de charge.

Carthage. — Hammam-el-Lif. — Vallée de la Medjerda.

28 et 29 mars.— Carthage, avouons-le, a été un peu pour nous une déception ! Nous ne nous attendions pas à trouver là de nombreuses ruines puniques ; trop d'événements, d'invasions barbares, de sièges destructeurs ont eu ce terrain comme théâtre. Mais la Carthage romano-byzantine, où est-elle ? Sur ce sol jadis couvert de constructions, on fait des kilomètres sans rencontrer deux pierres l'une sur l'autre. En dehors des grandes citernes et des ports, pas de ruines remarquables ! Il faut être archéologue et parcourir, le plan à la main, l'immense quadrilatère formé par les débris des remparts, pour retrouver, de loin en loin, quelques vestiges intéressants. L'enceinte avait huit kilomètres de long sur quatre de large, elle comprenait trois quartiers principaux : Byrsa, le Forum et Megara. A la place des constructions, on trouve aujourd'hui des plaines et des collines cultivées. Trois villages arabes s'y rencontrent, et l'un d'eux, la Marsa, sert de résidence d'été et de bains de mer à tout ce que Tunis renferme de personnages importants. Le Bey y réside toute l'année, depuis que le Bardo est fermé par suite de la mort de son prédécesseur Mohamed-el-Sadok. Devant le *Dar-el-Bey*, se trouve un jardin où l'on voit se promener des gazelles, des autruches et même des casoars. M. Cambon, le consul anglais et le cardinal Lavignerie résident également à la Marsa. Le village est situé sur l'empla-

gement de Megara, les ports avoisinent le Forum et la chapelle Saint Louis est bâtie sur la colline de Byrsa.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous sommes entrés dans ce sanctuaire et que nous avons foulé cette terre, française effectivement depuis 1842 ; mais française par le souvenir depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. C'est là, dit-on, que saint Louis a succombé aux attaques de la peste avec sept mille chevaliers français. « Les Musulmans eux-mêmes vénèrent encore la mémoire du grand roi franc qui les combattit, mais dont les vertus extraordinaires lui attirèrent l'admiration et le respect de ses ennemis<sup>1</sup>. »

C'est M. de Lesseps père, alors consul de France à Tunis, qui a obtenu la concession du terrain. Il est enterré dans la chapelle. Le bâtiment est construit dans un style bâtard ; il est tellement petit qu'il ne permet pas à plus de quinze personnes d'assister aux cérémonies du culte. M<sup>gr</sup> Lavigerie, nommé, depuis notre voyage, archevêque de Carthage, a à cœur, nous le savons, de donner une extension plus grande à ce sanctuaire vraiment national. Derrière le chevet de la chapelle et dans le même enclos, se voit un bâtiment important. Le premier étage est occupé par le Séminaire des Missions africaines, le rez-de-chaussée par le Musée fondé par le supérieur du Séminaire, le R. P. Delattre. Ce que cet homme intelligent a réuni là de chapiteaux, de pierres tombales, de sculptures de tout genre, d'inscriptions puniques, de monnaies, de bijoux, de poteries, est inestimable. Avant lui, bien des choses trouvées par les Arabes cultivateurs se perdaient ou se dispersaient aux quatre coins de l'Europe entre les mains des étrangers. Nous remarquons surtout le nombre considérable d'inscriptions puniques qui exercent en ce moment la sagacité des archéologues.

Au sortir du Musée, nous allons visiter les fouilles de la Mission archéologique dirigée par M. Reynac, puis les ports et enfin les grandes citernes. Le chef de la Mission nous fait lui-même les

<sup>1</sup> V. Guériu ; *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, tom. I, pag. 47.

honneurs de son chantier, qui est considérable : cinquante terrassiers italiens déblayent les terres. Il s'agit d'atteindre le sol carthaginois. Le terrain des villes ne cesse de s'exhausser, comme on le sait. A la surface, on trouve les ruines byzantines, un peu plus bas les débris vandales, au-dessous les ruines romaines, et il faut aller à cinq ou six mètres pour trouver le sol punique. Les fouilles, longues de plus de cent mètres, larges de sept ou huit, sont pratiquées au pied de la colline de Byrsa; elles ont atteint, au moment de notre visite, entre cinq et sept mètres de profondeur. Les résultats sont satisfaisants. Une belle statue de Jupiter, sans tête malheureusement, un sceau punique remarquable, des poteries nombreuses, des monnaies et des inscriptions précieuses, viennent de partir pour Paris.

Les ports sont fort intéressants. A l'entrée, le môle, à fleur d'eau, pourrait être utilement restauré, et, dans l'intérieur des terres, les deux bassins marchand et militaire très visibles, bien qu'en majeure partie comblés par les Arabes, pourraient être creusés. Leur déblayement, entrepris il y a une vingtaine d'années, a créé deux larges nappes d'eau dans lesquelles on pourrait établir des dragues. La superficie totale est de 27 hectares, d'après les mesures de l'ingénieur Caillat, c'est-à-dire à peu près celle du vieux port de Marseille. Nous empruntons ces derniers détails à la Notice du P. Delattre, qui accompagne le plan de M. Caillat.

Les grandes citernes sont incontestablement ce qu'il y a de plus curieux parmi les ruines. Il n'y a plus que six réservoirs intacts, ayant leur voûte et contenant encore de l'eau; mais on en compte 17. Chacun de ces réservoirs a 32 mètres de long sur 6 de large, 9 mètres de profondeur, et 12 si l'on part de la clef de voûte. Un corridor circulaire voûté fait le tour de ces citernes et une percée médiane, transversale à leur longueur, permet d'en apprécier l'ensemble.

L'aqueduc, dont la longueur totale était de 132 kilom., fut construit sous l'empereur Adrien, à la suite d'une longue sécheresse qui désola le pays. On n'en voit guère que des débris in-

formes aux environs de Carthage; mais, près de Tunis, certaines portions sont intactes et peuvent faire juger de l'importance de l'œuvre.

A propos de l'anéantissement de Carthage, il ne serait pas juste d'accuser les Arabes seuls. Mohammed Edrisi, géographe arabe du XII<sup>e</sup> siècle, nous raconte, il est vrai, que c'est à l'aide des matériaux de Carthage que Tunis et plusieurs villes de la côte furent construites; mais il ajoute que, de son temps, de superbes monuments existaient encore. « Le théâtre, dit-il, n'a pas son pareil en magnificence dans l'univers : on compte cinquante arcades d'une incomparable beauté, vingt-quatre citernes; l'aqueduc est l'ouvrage le plus remarquable qu'on puisse voir, etc. <sup>1</sup>. »

Qui donc a renversé ces monuments? L'écrivain espagnol Marmol, qui fit partie de l'expédition de Charles-Quint en Afrique, nous l'apprend. Lorsque, en 1535, la Goulette fut tombée aux mains des Espagnols, des navires entiers furent chargés des marbres les plus précieux, qui furent emmenés en Italie, et les Pisans prétendent que leur cathédrale a été bâtie avec ces marbres de Carthage <sup>2</sup>. Quant aux monuments de pierre, ils furent employés à la construction des fortifications entreprises par l'ordre de l'empereur.

30 mars.— Quand on est appelé à voyager près de trois mois à travers le désert et que depuis longtemps on n'a pas fait d'équitation, il est bon d'essayer ses forces. L'excursion d'Hammamel-Lif, projetée pour aujourd'hui, se fera donc à cheval. 36 kilom. aller et retour, c'est raisonnable. A midi, un grand nègre nous amène nos coursiers à la porte de l'hôtel. Doûmet, qui est cavalier consommé, enfourche le plus remuant et, au grand effroi des passants, commence à caracoler sur les trottoirs; pour nous, qui sommes au contraire cavalier médiocre, nous nous félicitons intérieurement d'avoir mis la main sur un étalon *ma ka chi ma-*

<sup>1</sup> Géographie traduite de l'arabe par A. Jaubert, tom. I, pag. 262.

<sup>2</sup> Beulé; *Fouilles à Carthage*, pag. 18.

*boul.* Nous voici en route cependant, au milieu du flot de bourricots et de chameaux portant des chargements hétéroclites. A ceux qui craignent les taches, nous recommandons les peaux de boucs remplies d'huile qui pendent des deux côtés de la bête et exécutent un roulis qui est la terreur des paletots européens; à ceux qui ont l'âme sensible, nous citerons les chargements de poulets pendus par les pattes: 20 à 25 d'un côté, autant de l'autre. Il nous faut éviter tout cela. Nous y arrivons sans trop de peine; mais je m'aperçois bientôt que mon étalon n'est pas assez *maboul*. Au Fondouk, j'ai 100 mètres d'arrière sur mes compagnons; à la porte Bab-el-Fellah, j'en ai 200; c'est que je me suis embarqué sans éperons ni cravache. Cela ne peut continuer ainsi! Au premier olivier, je me coupe une baguette; les rôles changent, et je rattrape honorablement. Arrivée à Hammam-el-Lif vers 3 heures.

A moitié chemin à peu près, nous avons franchi le pont de l'Oued Milianah. A part une pointe dans un bois d'oliviers à droite, à la recherche du *Cyclamen Persicum* égaré en cet endroit, nous avons marché droit au but. La route est peu accidentée, elle longe sur beaucoup de points le chemin de fer, amorce de la future ligne de Sfax. Chemin faisant, nous avons croisé de nombreux convois de chameaux et d'ânes chargés de charbon. Les massifs montagneux qui sont en face de nous fournissent le combustible à Tunis. Le Bey a ici une maison très importante, un *Dar-el-Bey*, où Mohammed-el-Sadok envoyait ses femmes en villégiature. Ce palais est fermé, comme celui du Bardo. A côté se trouvent les thermes (*Hammam*). Le village est à la fois une station thermale estimée des indigènes et un établissement de bains de mer qui fait concurrence, en été, à ceux de la Goulette et de la Marsa. Pour le moment, la plage est déserte, et, à part le chef de gare et un cabaretier français, il n'y a pas un Européen à qui parler. Nous sommes en selle avant 6 heures et il en est bien près de 9 quand nous franchissons de nouveau les portes de Tunis.

31 mars.—Ce matin, dès 6 heures, nous roulons à toute vapeur

vers la vallée de la Medjerdah. Les wagons de Bône-Guelma sont identiques à ceux de France. Beaucoup d'indigènes dans le train.

Si les vrais Arabes sont dignes et peu bruyants, nous n'en dirons pas autant de la population mélangée qui voyage avec nous. Nous passons non loin de la *Sebka-el-Sedjoum*, lac salé qui est derrière la ville. Bientôt nous franchissons l'aqueduc de Charles-Quint, dont de nombreuses arcades, près d'une centaine, sont encore debout. Cette partie de la grande œuvre romaine restaurée par les Espagnols (xvi<sup>e</sup> siècle) est d'une construction très inférieure à celle de l'ancien aqueduc d'Adrien. Pour admirer ce dernier, il faut aller dans la direction du Djebel Zagouan au delà de l'Oued Milianah. Après avoir franchi la rivière, on peut compter une série de plus de 300 arcs parfaitement intacts et plusieurs autres séries moins considérables. Bientôt à notre droite apparaît le Bardo. Les bâtiments sont importants, on dirait un village. Le palais, visiblement restauré par des Italiens, domine toutes ces constructions de ses deux étages élevés. Tout le long de la ligne, des champs de céréales, de nombreux oliviers et quelques vignes, des haies de Cactus (*Opuntia ficus Indica*). Des plantations d'Eucalyptus importantes se voient çà et là. Il est 7 h. 1/2 quand nous franchissons la Medjerda, dont la vallée a été utilisée pour l'établissement de la voie ferrée. Nous sommes sur les bords de la plus grande rivière de la Tunisie, la seule importante, on peut le dire. Elle prend naissance en Algérie dans les hautes montagnes qui dominant Guelma, traverse le territoire des Kroumirs, court vers le N.-E. parallèlement à la côte, et va se jeter dans la mer entre le cap Carthage et Bizerte. C'est sur les bords de cette rivière, le Bagrada des anciens, que d'après les auteurs latins l'armée de Régulus eut à lutter contre un serpent gigantesque. Pline, Valère Maxime, Tite-Live, Sénèque, pour ne citer que les plus célèbres, racontent le fait.

Suivant certains auteurs, parmi lesquels nous pouvons citer notre Collègue à la Société de Géographie, M. le général Brunon<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> *Annales de la Soc. Languedocienne de Géogr.*, pag. 15, 1882.

les nombreux méandres de la rivière, semblables aux replis d'un serpent, et la grande mortalité occasionnée parmi les soldats par l'influence paludéenne de ses bords, ont dû donner naissance à la légende. Nous jugeons personnellement la chose différemment, en naturaliste, et nous nous rallions à l'idée d'un reptile dont les dimensions ont été exagérées par la tradition. Il ne faut pas oublier que l'événement se passait deux siècles et demi avant Jésus-Christ, et que les auteurs qui en parlent sont tous de la fin de l'ère païenne ou du premier siècle de la nôtre. La rigueur scientifique était inconnue à cette époque, Pline le prouve à chaque page de ses œuvres, et deux siècles de tradition suffisaient amplement pour altérer la vérité. On sait à quelles exagérations sont encore portés, de nos jours, les gens qui parlent des reptiles qui les ont effrayés. En Tunisie, les récits de serpents de trois ou quatre mètres ont partout frappé nos oreilles, et comme, tout le temps de notre voyage, nous nous sommes adonné à la recherche de ces animaux et de tous les documents qui les concernent, nous pouvons affirmer, en zoologiste, qu'il existe dans le pays des serpents de deux à trois mètres. La couleuvre de Montpellier (*Cælopettis insignitus*), très commune sur toute la côte barbaresque, dépasse parfois 2<sup>m</sup>,50 ; le Naja d'Égypte ou Aspique de Cléopâtre (*Naja haje*), que nous avons eu la chance de capturer non loin de Sfax, atteint deux mètres et même plus. Lors de notre séjour à Gabès, M. le colonel de la Roque nous a parlé d'une compagnie d'infanterie française mise dernièrement en déroute, non loin du camp de Rass-el-Oued, par l'apparition subite d'un Naja qui s'est dressé, le cou dilaté, au-dessus d'un buisson. Il faut avoir eu, comme nous, l'occasion de semblable rencontre, pour comprendre l'effroi de nos troupiers. Nous en reparlerons en temps et lieu. Le serpent de Régulus n'est probablement qu'un grand Naja qui a mordu plusieurs soldats. Ceux-ci sont morts rapidement, bien entendu, et, comme la fièvre aussi pouvait être dans l'armée, on a accusé le serpent d'avoir empoisonné l'air et forcé les Romains à lever le camp.

Nous continuons à remonter la vallée, tout en admirant par-

tout de belles cultures ; nous sommes dans une des contrées les plus fertiles de la Tunisie.

Bientôt Tebourba est dépassé ; c'est là que nous viendrons coucher ce soir. A Medjez-el-Bab, nous quittons la rivière, qui fait un détour considérable, et il est près de 11 heures quand nous arrivons au terme de notre excursion, la station solitaire de l'*Oued Zarga*. Cette localité a un joli nom, mais une bien triste réputation. Son nom, qui veut dire la rivière bleue, est pour le moment une hyperbole. L'Oued, qui va se jeter non loin de là dans la Medjerdah, roule une eau jaune et limoneuse. C'est l'endroit où a eu lieu le massacre de tout le personnel de la gare pendant la conquête.

Le successeur du malheureux chef de station assassiné nous raconte que, faute de preuves, on n'a pu mettre la main sur aucun coupable ; mais les Arabes se vendent entre eux. Il a tous les jours, nous dit-il, la visite d'un des assassins fortement présumés. Ce dernier est employé aux travaux des champs, comme plusieurs autres du reste, par la grande Société agricole *Franco-Africaine*, qui a acheté là plusieurs milliers d'hectares. Cette Société cultive la vigne sur une échelle considérable. 400 hectares ont été plantés ici au printemps de 1884. On peut évaluer la totalité des vignes en Tunisie à 2,000 hectares ; si le mouvement continue, ce sera 10,000 dans quelques années. On n'a rien vu de pareil en Algérie, même dans les environs d'Oran.

Deux raisons nous semblent motiver cet engouement agricole pour notre nouvelle conquête. D'abord la Tunisie, ayant deux frontières maritimes au lieu d'une, a plus de pluies que l'Algérie ; ensuite le fléau des invasions de criquets y est inconnu. Ce sont les hauts plateaux algériens qui parfois souffrent de sécheresses prolongées, qui envoient sur le Tell ou région du littoral des nuages de criquets affamés qui se jettent par milliards sur toutes les récoltes. En Tunisie, pas de hauts plateaux. La transition entre les terres fertiles et le désert est brusque. Au nord de Sousse et de Kérouan il pleut : région fertile ; au sud il pleut très peu : région désertique.

Dans le désert, il y a fort peu de criquets appartenant du moins aux deux espèces émigrantes (*Acridium migratorium* et *A. peregrinum*).

Au bord de l'Oued, récoltes intéressantes; c'est la faune de la province de Constantine. Une couleuvre qui nous est passée à peu près entre les jambes, dans les grands roseaux du rivage, et s'est jetée dans l'Oued, est un gros individu de la couleuvre vipérine (*Tropidonotus viperinus*). Parmi les Batraciens, nous remarquons la grenouille commune (*Rana viridis*), le crapaud à peau de panthère (*Bufo pantherinus*) et un genre intermédiaire (*Discoglossus pictus*).

A trois heures, retour sur Tebourba par le chemin de fer. C'est un village complètement arabe : pas d'auberge pour loger les *Roumis*. Grâce à la complaisance du chef de gare, nous couchons sur les banquettes des salles d'attente, enveloppés dans nos couvertures. Le soir, avant d'aller dîner chez le seul cantinier de l'endroit, un Italien des environs de Naples, nous avons visité le village. La nuit tombait, le soleil dorait encore le haut du minaret, et sur un horizon de feu on voyait se détacher en silhouette un pâtre merveilleusement drapé et rassemblant son troupeau. Les Arabes se rendaient à la mosquée, appelés par le muezin, qui du haut de sa tour psalmodiait la phrase célèbre : Gloire à Allah! Allah est grand! Mohammed est son prophète! Il y avait quelque chose de touchant et de vraiment grandiose dans cet appel à la prière, que j'avais entendu souvent, mais jamais aussi bien, dans le silence du soir et en dehors des bruits des villes.

1<sup>er</sup> avril. — Ce matin, une pluie fine nous accueille à notre sortie de la gare ; nous partons quand même pour les bords de la Medjerdah. Nous allons visiter une localité chère aux botanistes et aux archéologues aussi, le pont romain du Battant. En passant dans le village, nous sommes surpris d'entendre un bruit de castagnettes partant de la kouba de la mosquée. C'est un couple de cigognes en train de bâtir son nid au sommet du petit dôme, et qui, suivant l'habitude de ces oiseaux, claque du bec de satis-

faction. La construction est avancée; il y a bien déjà là-haut, en branches d'arbres et en ramilles, la valeur d'une charge d'âne. C'est le premier nid qui se prépare; le second, celui de l'été, se fera sur quelque cheminée, à Strasbourg ou à Cologne.

Le pont n'est qu'à trois kilomètres. Le chemin qui y conduit est évidemment l'ancienne voie romaine. Des figuiers, des caroubiers, des oliviers séculaires, en ombragent les bords. A gauche des plantations de Cactus (*Opuntia ficus Indica*). Les cultures de cette plante américaine, que nous rencontrerons souvent autour des villages, sont destinées à la nourriture des chameaux. En été, quand tout fourrage vert a disparu, ces grandes raquettes charnues sont, malgré leurs épines, fort appréciées par ces Ruminants. Le pont romain est un travail énorme, parfaitement conservé. Il forme barrage à la rivière, qui se précipite en dessous par ses vingt arches étroites, à piliers massifs. La chute est de près de dix mètres. La réserve d'eau est considérable et sert à irriguer la vallée. Les botanistes sont satisfaits. Le zoologiste, dérangé par la pluie, l'est moins; mais il se rabat sur les Mollusques et trouve dans le sable de la rivière une moule d'eau douce (*Unio*) à coup sûr intéressante: il n'y a pas d'*Unio* connue en Tunisie; c'est à étudier. A 11 heures, nous étions rentrés à Tebourba; nous prenons le train de midi. A la gare, rencontre de notre collègue, M. Letourneux. Il arrive d'Alger; nous faisons route ensemble jusqu'à Tunis. A l'hôtel, nouvelle et agréable surprise! Notre autre collègue, M. Lataste, est arrivé hier par le paquebot de France. Soirée passée ensemble, cela va sans dire. Ces Messieurs *du Sud des Chotts* sont ici pour huit jours; le 10, ils prendront le paquebot de la côte, directement pour Gabès. Quant à nous, c'est après-demain jeudi que nous voguons vers Sfax.

La résidence française à Tunis. — Le collège Saint-Charles et les écoles primaires.  
— Les charmeurs de serpents. — Départ pour Sfax. — Sousse et les escales de la côte.

2 avril.— Notre première visite est pour la Résidence française. Doûmet, en sa qualité de beau-frère de M. de Vallat, un

des Ministres plénipotentiaires qui ont précédé M. Cambon, est un peu de la maison. M. J..., premier drogman, est l'obligeance même. Nos *Amras* du Bey, revêtus d'un sceau superbe, sont arrivés. Doumet y est appelé sidi Toumy ; le Docteur est nommé sidi Bouny, et nous devons personnellement répondre au nom harmonieux de Mayt. Le scribe arabe a certainement fait de son mieux pour traduire littéralement ! Nous visitons la Résidence. Le jardin est charmant et renferme de fort beaux arbres. L'eau du Zagouan circule partout et fait de cet enclos, situé en pleine ville européenne, un coin rempli d'ombre et de fraîcheur. Pendant que nous admirons les dattiers vigoureux, les casuarinas, les faux poivriers au feuillage élégant, les belombras énormes, une musique militaire se fait entendre ; nous nous approchons d'un mur à hauteur d'appui et nous voyons défiler, dans une tenue parfaite, les élèves du collège Saint-Charles. Avec la plus vive satisfaction, nous constatons parmi les enfants un nombre considérable de costumes indigènes. Voilà de la bonne propagande française ! Le fils d'un caïd de Gafsa ou de Djerba, élevé sur les mêmes bancs que les enfants de nos colons, ne pourra être leur ennemi dans l'avenir. Cet établissement est dirigé par les Pères des Missions africaines. Plusieurs religieux défilent sous nos yeux avec les élèves ; nous en remarquons même deux qui font partie de la musique. Le costume est arabe : gandoura blanche, burnous de même couleur et fez rouge. La barbe est entière. Le collège a été fondé par le cardinal Lavignerie, et si, selon le mot du consul anglais de Tunis, l'archevêque de Carthage a plus fait à lui seul que tout un corps d'armée pour la pacification de la Tunisie, on peut bien dire que les écoles qu'il a fondées ou relevées ont été un de ses moyens les plus puissants. Cette question des écoles tunisiennes a rencontré tant de justes sympathies en France et dans la Régence que nous ne pouvons parler du collège Saint-Charles sans donner également quelques détails sur les écoles primaires. Ces détails, nous ne pouvons les donner *de visu*, n'ayant pas eu le temps de nous occuper d'une chose complètement en dehors de notre mission ; mais nous les

empruntons à l'homme qui les a peut-être le mieux étudiées. Mieux que nous ne pourrions le faire, il décrit la décroissance rapide de l'influence italienne et l'assimilation de la population indigène.

Voici ce que dit M. Paul Melon, bien connu à Montpellier, dans son rapport officiel sur les écoles de Tunisie, rapport publié par le dernier Bulletin de *l'Alliance Française*.

« J'ai visité sans exception toutes les écoles françaises depuis Tripoli jusqu'à la ville de Béja ; je suis heureux de pouvoir dire que l'impression reçue dans mes visites aux écoles de la côte a été excellente et que je suis arrivé à Tunis, après deux mois de pérégrinations, avec la conviction absolue que la cause de la langue française en Tunisie est gagnée.

» Grâce à l'esprit élevé, à la charité inépuisable du cardinal Lavigerie, l'élément maltais est tout à fait acquis à la cause française; il nous reste à gagner les Italiens. Les écoles congréganistes peuvent nous être, pour activer cette œuvre, un puissant auxiliaire ; à ce titre, elles méritent toute notre sympathie.

» Je les avais visitées en 1882; j'avais été peiné de leur état de pénurie et de pauvreté. Les locaux étaient insuffisants, les livres rares; le matériel scolaire, les bancs même, manquaient souvent. Les maîtres et les maîtresses suppléaient à tout par un dévouement à toute épreuve. Mais ce dévouement était dépensé en pure perte. Des établissements d'éducation étrangers, richement dotés, s'ouvraient sur divers points du territoire, notamment à Sousse, Monastir et Sfax. L'agitation était dans le pays, et la population, alléchée par la nouveauté, désertait les maîtres d'autrefois. La vénérable directrice de l'école de Sousse, qui habite le pays depuis quarante-cinq ans, me disait, les larmes aux yeux, qu'elle avait perdu la moitié de ses élèves, et les sœurs de Sfax me tenaient le même langage. Heureusement qu'à ce moment-là le cardinal Lavigerie intervint. Jugeant avec cette pénétration d'esprit et ce grand sens pratique qui le caractérisent toute l'importance de la question des écoles, il y consacra tous ses soins. En arrivant à Tunis, il n'en avait trouvé que sept : une à Djerba, une à Sfax,

une à Sousse, deux à la Goulette et deux à Tunis. Il en créa de nouvelles à Sfax, Mahadia, Monastir, Sousse, la Marsa, Tunis, Bizerte, Béja, reconstruisit les anciens locaux, fit venir des maîtres et des maîtresses compétents, imposa le français comme langue obligatoire, et donna une impulsion si vive à toutes les branches de l'enseignement que je l'ai trouvé régénéré. Nos écoles primaires, un moment désertées, se sont repeuplées. Elles sont aujourd'hui fréquentées par 2,500 enfants, parmi lesquels on compte 392 Français, 764 Italiens, 869 Maltais, 263 Israélites, 45 Arabes, 32 Grecs.

» L'enseignement secondaire est donné dans le collège Saint-Charles et l'établissement des Dames de Sion. Le premier a 240 élèves. Par catégorie de culte, les enfants se divisent en 107 catholiques, 90 israélites, 27 musulmans, 16 schismatiques ; et par catégorie de nationalité, en 106 Français, 42 Italiens, 30 Maltais, 7 Grecs, 6 Espagnols, 4 Anglais, 27 Arabes et 18 Israélites tunisiens. Le programme de l'enseignement est celui de nos lycées de France. »

Les dernières lignes de cette citation nous expliquent les costumes indigènes remarqués dans les rangs des élèves : 45 chachias rouges au milieu de 195 casquettes européennes.

En sortant de la Résidence, nous rencontrons sur l'avenue de la Marine un attroupement considérable, au milieu duquel se font entendre les sons nasillards d'une cornemuse arabe. C'est un nègre charmeur de serpents qui fait danser ou plutôt s'agiter, en les martyrisant, de malheureuses couleuvres. Il en a aux bras, au cou, et se les introduit dans la bouche, au grand ébahissement des badauds. Moyennant un léger bachich, il ne nous est pas difficile d'examiner ses pensionnaires. Ils sont très pacifiques, grâce à un jeûne prolongé, sans doute. Sur sept, il y a cinq couleuvres de Montpellier (*Cœlopeltis insignitus*), dont une très grande, plus d'un mètre cinquante, et deux couleuvres spéciales à la côte barbaresque (*Periops hippocrepis*). Nous nous attendions à mieux. Il n'est pas rare en effet, dans les rues de

Tunis, d'assister à ce qu'on appelle la danse du Naja. Le terrible ophidien, tenu dans une caisse, est mis brusquement au jour. Il commence à lever la tête et à agiter sa langue fourchue; puis il se dresse sur ses replis postérieurs, siffle en dilatant son cou et se lance sur le charmeur. A ce moment, celui-ci, dont le crâne est enveloppé par un volumineux turban, baisse la tête et reçoit le choc du Naja sur le turban. Au moyen de son bâton, il repousse le serpent dans la caisse, et le jeu recommence. Les exercices des jongleurs tunisiens diffèrent, comme on le voit, de ceux de leurs confrères de l'Inde. Ceux-ci, quand le Naja s'élançe, ne présentent pas leur turban, mais ils avancent la main gauche introduite dans un pot de terre sur lequel le reptile vient se meurtrir le museau; ce dernier finit par craindre les gestes du charmeur, continue à se dresser, mais ne bondit plus. On dit alors que son éducation est faite. Il est devenu maniable, tout en restant armé de ses dangereux crochets.

Puisque nous en sommes à parler reptiles, disons un mot des Geckos, qui se rencontrent partout à Tunis. Le soir, jusque dans les cafés brillamment éclairés au gaz, on voit ces sauriens munis, comme on le sait, de ventouses aux pattes, courir renversés au plafond comme s'ils marchaient sur un plancher. C'est l'espèce qui se trouve en Provence et en Roussillon (*Platydictylus muralis*). Il ne nous est pas arrivé, comme à notre collègue Lataste, de recevoir dans notre demi-tasse deux mâles qui s'étaient pris de querelle; mais nous nous divertissions beaucoup de les voir courir après les mouches dans cette bizarre position.

Nous n'avons pas de temps à perdre! Demain nous prenons la mer. Nos approvisionnements sont rapidement complétés.

Si nous avions su les magasins aussi bien fournis, que de choses nous aurions pu acheter ici! L'après-midi, visites d'adieu et dernier coup d'œil à la ville arabe. Nous voyons le réservoir des eaux du Zagouan, en haut de la ville, tout près de la Kasbah; la masse d'eau qui arrive est énorme. Ce travail de restauration de l'aqueduc a coûté près de dix millions. Il a contribué

à ruiner les finances tunisiennes ; mais quel bienfait pour la ville ! La Grande-Mosquée est remarquable par son minaret octogone et élancé, rappelant la forme de ceux d'Orient. Au Maroc, en Algérie et souvent en Tunisie, les tours sont carrées ; le muezin peut ainsi lancer son appel à la prière aux quatre points cardinaux. Les *Roumis* ne peuvent entrer dans le sanctuaire. A Kérouan la Sainte, le général qui a occupé la ville au moment de la conquête n'a pas demandé la permission ; le temple qui recouvre les restes du barbier du prophète est profané, et personne ne trouve à redire à ce qu'on le visite. A Tunis, on n'a pas osé, et il faudra longtemps avant que les infidèles puissent pénétrer dans les mosquées.

Dar-el-Bey est un palais de style bâtard. Les Italiens, qui sont les seuls artistes décorateurs du pays, ont semé là un peu partout l'empreinte de leur goût douteux. Quelques pièces sont pourtant remarquables par les magnifiques ciselures en stuc qui ornent le plafond et les murs ; nous admirons des panneaux dont les arabesques exquises ont été copiées, dit-on, sur celles de l'Alhambra. La cour intérieure est vitrée. Les arceaux mauresques qui l'entourent sont construits avec les beaux marbres de Carthage et supportés par des colonnes de même provenance. Pourquoi faut-il que ces réelles beautés soient associées à des détails mesquins ? L'ameublement de beaucoup de chambres est rococo et des lithographies vulgaires, représentant les batailles célèbres de notre premier empire, sont suspendues aux murs.

Le soir, un orage sérieux nous surprend, occupés à explorer les bords du lac salé. Nous n'avons que juste le temps de nous réfugier, au pas de course, à la Résidence française.

3 avril, à bord de *l'Isaac Pereire*.— Toute la journée s'est passée, hélas ! à faire nos malles, à clouer nos caisses et à nous débattre avec la douane. La visite au cardinal Lavignerie, forcément reportée à aujourd'hui, n'a pu se faire. Nous avons pourtant bien calculé notre temps : départ de Tunis à 11 heures, départ de la Goulette pour la Marsa à 2 heures et retour à 4 ;

mais nous avions compté sans la douane. Nos provisions et nos ustensiles, qui à l'arrivée étaient de l'*importation*, étaient aujourd'hui de l'*exportation*. Nouvelle intervention de M. Cubisol, nouveau succès ; mais il était 3 heures quand nous étions libres : nous n'avions plus qu'à nous embarquer. Vivent la douane et les douaniers !

Avant que les derniers passagers soient arrivés à bord, un grain venant du N-O se lève et fait rage autour du navire. Décidément le temps est détraqué ! Le ciel est bas, la rade soulevée, les mahonnes qui apportent les bagages battent les haubans de leurs antennes démesurées. Pourvu qu'il ne tombe personne à la mer et qu'aucun colis ne manque à l'appel ! Enfin le calme revient, la dernière chaloupe à vapeur nous apporte des passagers couverts d'eau, et nous levons l'ancre à 5 heures.

Le dîner est fort gai, personne n'est malade. Sous un ciel rempli d'étoiles, la soirée se prolonge en causeries agréables. Nous sommes en bonne compagnie : M. le général Stéphani, une vieille connaissance, en tournée d'inspection ; le colonel de la Roque, commandant supérieur de Gabès, qui nous réserve l'accueil le plus cordial à notre retour de l'intérieur ; MM. C... et M..., touristes lyonnais, qui arrivent de Biskra et qui décrivent avec enthousiasme les gorges d'El Kantara, les grands horizons désertiques et les danses des *Ouled Nail*. Ces Messieurs vont à Tripoli, et de là en Italie. Nous causons avec plaisir de Lyon et des nombreuses connaissances qui nous sont communes dans cette ville.

4.— La nuit a été bonne, la mer est calme comme un lac. Dès 6 heures, le pont du navire, encombré d'indigènes, commence à s'animer. Les Juifs sont en majorité. Ce sont eux surtout qui profitent des moyens de locomotion créés par les Français. Un Israélite qui voyage emmène avec lui sa femme, ses nombreux enfants et ses coffres de bois massif qui renferment toute sa fortune. Quels groupes pittoresques ! Quels fouillis colorés ! Les *burnous* et les *haïks* blancs, les *chachias* rouges, les *foutas* bariolés, les vestes de laine ou de soie aux teintes claires, les casques

d'or, forment un ensemble charmant et qui tenterait un peintre.

Tout ce monde s'éveille, sort de ses couvertures, s'étire, fait un brin de toilette, mange, fume ou babille bruyamment dans la langue de Mohammed ou dans celle d'Israël. Plusieurs s'apprêtent à descendre à terre, car nous approchons de Sousse. Le paquebot sèmera ainsi son chargement bigarré un peu tout le long de la côte, jusqu'à Tripoli. A chaque escale il prendra l'équivalent, à peu près, de ce qu'il aura laissé, et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux du voyage que cet échange de passagers. Accoudés sur le bastingage, nous y assistons toujours avec le plus vif intérêt. Les chaloupes amenant ceux qui partent veulent absolument décharger pour emmener les débarquants; mais celles qui sont venues vides s'y opposent, comme de raison. Ce sont alors des cris gutturaux, des gestes menaçants, des injures sans nom. Des grappes humaines prennent d'assaut l'échelle du navire et se rencontrent là avec ceux qui descendent, portant des valises, des coffres, des matelas, des enfants qui pleurent. Les chachias et les menus objets tombent à la mer, bien heureux quand ce ne sont pas des passagers ou des objets précieux! A Gabès, une femme folle (*maboul*), nous a-t-on dit, a pris ainsi sous nos yeux un bain forcé; à Djerba, c'est une aiguère d'argent ciselé que nous avons vue tomber à l'eau, se remplir et disparaître. L'ordre ne se rétablit que lorsque les officiers du bord prennent le parti d'employer la force. Il s'agit d'empêcher les débarquants de descendre avant que tous les arrivants soient montés. L'échelle et les chaloupes étant libres, il n'y a plus d'encombrement; mais cette foule est ingouvernable! Elle ne comprend pas le français et force toutes les consignes.

Cette nuit, nous avons doublé la presqu'île du cap Bon, massif montagneux de 5 à 600 mètres d'altitude, qui s'avance au large entre le golfe de Tunis et celui d'Hammamet. Nous sommes en pleine mer ou à peu près, la côte basse ne montre à l'horizon vapoureux que les collines ondulées du Sahel. Sousse se distingue déjà pourtant. Plus nous approchons, plus la jolie ville arabe se détache comme un carré blanc sur le vert sombre de la forêt

d'oliviers qui l'entoure. Il est 8 heures quand nous jetons l'ancre. Le bateau repart à une heure, nous n'avons pas de temps à perdre ; mais, avant de descendre à terre, nous jetons un coup d'œil sur la véritable merveille que nous avons sous les yeux. La ville, placée en amphithéâtre, se voit bien mieux du navire que d'aucun point de la côte.

Sousse est bien certainement le plus bel échantillon qu'on puisse voir d'architecture militaire sarrasine. Les remparts d'Aigues-Mortes, reproduction fidèle de ceux de Damiette, peuvent donner une idée de cette enceinte complète, intacte, entièrement crénelée, qui enserme la ville sous forme d'un grand quadrilatère allongé. Les murs sont, de distance en distance, surmontés de tours faisant saillies. Ces tours sont généralement carrées, plus basses que celles d'Aigues-Mortes ou que la tour sarrasine de Carcassonne. Quelques-unes sont octogones et rompent harmonieusement les lignes. Ces remparts hauts de 12 mètres environ, blanchis à la chaux, comme toutes les constructions arabes, forment avec les minarets élancés, les terrasses, la tour élevée de la Kasbah, le phare, un ensemble vraiment superbe. Pourquoi faut-il que la pioche des démolisseurs soit une menace pour l'avenir ? « Il faudra donner de l'air à la ville, nous a dit M. A..., fonctionnaire important de Sousse ; j'insiste beaucoup auprès du gouvernement pour que l'on renverse, du côté de la mer tout au moins, ces vieilles murailles malsaines ; nous aurons ainsi, toutes rendues sur place, des pierres pour construire la ville moderne. » Les Vandales, les Arabes et les Espagnols qui ont démoli Carthage ne parlaient pas autrement. Ce que c'est que d'arriver directement de Paris, avec des idées préconçues ! Comment faire comprendre à ce Monsieur qu'avec l'air, la chaleur entre ; que les murs épais et blanchis sont des abris excellents, et que la ligne droite est évitée soigneusement dans les villes d'Orient, dans le but de briser les enfilées de soleil ? — Nous y renonçons. Nous nous contentons de lui dire qu'il doit avoir entendu parler d'une autre merveille, la cité de Carcassonne, pour la restauration de laquelle la France du

xix<sup>e</sup> siècle a jeté les millions sans compter. Ce que ce même xix<sup>e</sup> siècle démolira ici, le xx<sup>e</sup> le reconstruira ; il est plus simple de laisser les choses en l'état. La ville européenne se bâtira sur les vastes terrains qu'il est facile de conquérir au fond d'une baie sans profondeur. Aurons-nous été compris ? Nous en doutons.

Sousse est le centre d'un commerce d'huile important. L'industrie locale fabrique des tapis et des burnous. C'est d'ici que partaient les convois de ravitaillement pour l'expédition militaire de Kerouan. Le petit chemin de fer Decauville, qui a été construit dans ce but, fonctionne encore une fois par semaine. On met six à sept heures pour franchir, traîné par des mules, les 50 kilom. qui nous séparent de la ville Sainte. Que n'avons-nous huit jours pour aller la visiter, ainsi que le bel amphitéâtre d'El-Djem, rival du Colisée de Rome ; mais nos jours sont comptés !

Visite au général R..., qui commande la brigade; le lieutenant F..., du bureau arabe, pour lequel nous avons une lettre de recommandation, nous fait les honneurs de la ville. Les souks sont toujours à voir ; mais, à côté de ceux de Tunis, ceux d'ici sont peu de chose. Dans la cour de la Kasbah, une gazelle apprivoisée vient au-devant de nous, elle appartient à la grande espèce (*Antilope dorcas*) ; nous en verrons partout dans le Sud.

Deux canons sarrasins attirent notre attention ; ils ont été pêchés dernièrement au large par des filets traînants. Ce sont des pièces en fer forgé, longues d'un mètre, se chargeant par la culasse et composées de six à sept morceaux cerclés de fer comme les douves d'un tonneau. Un coin engagé dans une gorge où se mouvait la culasse retenait celle-ci après l'introduction de la gargousse. Doûmet possède deux canons semblables pêchés à Cette, il est à même de nous renseigner. A une heure, départ pour Monastir, où nous arrivons avant deux heures ; le temps d'embarquer et de débarquer passagers et marchandises, et nous faisons route pour Mahadia. La pointe de Monastir (*Monasterium*) est pittoresque. Les constructions de la petite ville, bâties sans ordre et entourées de jardins, s'avancent jusqu'au bord de

la mer. Des palmiers isolés ou harmonieusement groupés balancent leurs têtes au-dessus des terrasses. Vers six heures, nous sommes à Mahadia. Deux heures après nous en repartons, pour ne plus nous arrêter jusqu'à Sfax.

5 avril.— Le beau temps continue et nous n'aurons pas de peine à débarquer sur cette plage sans profondeur. C'est une grosse question que le débarquement à Sfax quand la mer est mauvaise ! La marée, qui se fait sentir plus fortement à mesure que nous approchons du golfe de Gabès, oblige les grands navires à mouiller à pres de quatre kilomètres au large. A Tunis, le flux n'atteint guère que 70 centim. ; à Sfax il dépasse 1 mèt., à Djerba 1<sup>m</sup>, 50, et c'est là qu'il atteint de 2 à 3 mèt. au moment des équinoxes.

Nous laissons à plus fort que nous le soin d'expliquer cette marée, faible sur les côtes de France, très sensible sur celles d'Italie, grande sur celles de la Tunisie et de la Tripolitaine.

Nous stoppons au milieu des nombreuses embarcations venues à notre rencontre.

La plage est basse et le Sahel (collines côtières) encore moins élevé qu'à Sousse ou à Monastir. Les maisons de Sfax semblent au niveau de la mer.

Nous sommes prêts à descendre à terre, mais nous laissons auparavant s'écouler le flot des passagers de pont. Pendant que nous regardons à babord s'effectuer cette laborieuse opération, des embarcations ont accosté l'échelle de tribord. Parmi les visiteurs, un Arabe vêtu d'une gandoura de soie rouge attire notre attention ; il baise respectueusement l'épaule du colonel de la Roque. « C'est Kamoun, nous dit-on, le chef de la révolte de Sfax. »

L'histoire de ce bandit est un vrai roman : c'est lui qui, malgré les ordres reçus du bey, a refusé d'ouvrir les portes de la ville devant les Français. Après le siège meurtrier que l'on connaît, Kamoun, voyant Sfax au pouvoir de nos troupes, réussit à gagner un navire grec qui était en rade et se fit conduire à Malte. C'est de là qu'il écrivit aux autorités françaises pour demander sa

grâce. Peine perdue. Mais ce qui lui avait été refusé par le général en chef, il l'obtint de M. Grévy, et, six mois après, il était de retour à Sfax.

Il trouva les Français dans un grand embarras au sujet de l'indemnité de guerre. Notre homme vit là l'occasion de faire fortune. Il offrit d'opérer la rentrée des fonds, moyennant une forte remise. Cette proposition fut d'abord repoussée avec indignation; mais, devant des difficultés soulevées par Kamoun lui-même, on fut obligé d'accepter ses tristes services et l'indemnité fut encaissée en un mois.

Doûmet vient de reconnaître un second visiteur, qui est d'une tout autre importance pour nous, M. Mattei, l'ancien consul de France, aujourd'hui agent de la Compagnie Transatlantique. C'est avec lui, et grâce à sa profonde connaissance du pays, qu'il a pu mener à bonne fin son exploration scientifique de 1874. Les deux amis se sautent au cou, et nous sommes bientôt installés dans l'embarcation de la Compagnie.

Arrivés à Sfax, le seul hôtelier de l'endroit, il signor Campolo, avait l'honneur de recevoir nos personnes et nos vingt colis.

Sfax. — Cultures et industries. — Mœurs. — Ophtalmes.

7 avril. — Sfax, comme Tunis, est composée de deux villes séparées : le quartier arabe et le quartier franc. Hier au soir nous avons fait le tour des remparts. Une effraie chantait dans les créneaux. Le clair de lune produisait des oppositions saisissantes, ombres portées des arêtes de pierre sur des blancheurs lactées. Rien pourtant d'aussi beau que dans les murailles de Sousse; le siège a laissé là ses ruines trop récentes.

Ce matin, à l'enterrement du consul français, M. Seignet, nous avons revu ces vieux murs en plein soleil; le cortège passait au pied, tandis que, par les embrasures au-dessus de nos têtes, le canon tonnait. Quel événement à Sfax que cet enterrement! Toute la population était sur pied, les fenêtres étaient garnies de femmes et d'enfants de toutes couleurs de peau et de vête-

ments. Nous ne nous lassons pas d'admirer tous ces jeux de lumière.

La ville franque est moins distincte de la ville arabe qu'elle ne l'est à Tunis. Bien que les remparts sarrasins n'offrent pas de solution de continuité, deux ou trois mille indigènes, des Juifs surtout, habitent en dehors, mélangés aux Européens. Parmi ceux-ci, il y a environ six à sept mille Italiens ou Maltais, une centaine de Grecs, quelques Anglais et un millier de Français, sans compter la garnison, qui peut être estimée à un nombre égal. Les troupes sont logées dans des baraquements bien compris, entièrement blanchis à la chaux, même sur la toiture. Les rues sont tirées au cordeau, ce qui jure avec les grillages hispano-mauresques qui garnissent la plupart des fenêtres ; mais leur malpropreté est bien orientale ! Le port a très peu de profondeur et n'est fréquenté que par les petits navires grecs, aux formes antiques, ou les tartanes italiennes ; à marée basse, toutes les carènes sont sur le sable. Les grands navires, nous l'avons dit, sont à l'ancre à trois ou quatre kilomètres au large. Le commerce d'exportation consiste en huiles, dattes communes, alfa, tapis, couvertures de Gafsa, fruits, essences et surtout éponges ; on importe des bois de Russie, de Norwège et d'Autriche. L'Italie fournit des vins, des meubles, et l'Angleterre des cotonnades. La France n'expédie guère que des liqueurs et quelques soieries.

La ville indigène a un tout autre aspect qu'à Tunis. Les Juifs y sont ce qu'ils sont partout dans le pays ; mais la population musulmane est beaucoup plus berbère et arabe que dans la capitale, où, comme nous l'avons vu, le type maure domine. Ces indigènes sont pêcheurs d'éponges, cultivateurs, ou marchands de denrées récoltées dans le pays. Les grands jardins qui entourent la ville fournissent aux marchés découverts et aux souks des produits très variés. Le pays n'ayant pas d'eau, les terres ne sont cultivables que sur la côte, où les infiltrations de la mer alimentent des puits un peu saumâtres qui servent aux irrigations. L'eau est tirée d'une faible profondeur par une seule bête, un bœuf ou un chameau, qui en parcourant une piste droit devant elle

monte au moyen d'une poulie une outre volumineuse (*guerba*). L'eau est déversée dans un réservoir distributeur au moyen d'un tuyau de cuir terminant le récipient par le bas. Ce tuyau monte avec l'outre, replié le long de ses flancs, et, à un moment donné, est abaissé dans la direction du réservoir par un procédé à la fois simple et ingénieux. Nous avons vu ce système usité sur toute la côte, même à Tunis; mais la noria ou puits à roue, qui, comme on le sait, est également d'invention arabe, est plus généralement employée dans le nord de la Régence.

Comme les marchés de Sfax servent à alimenter de produits agricoles surtout le Sahara tunisien, dans lequel nous allons entrer, il n'est pas sans intérêt d'énumérer les denrées que nous avons eues sous les yeux dans les différentes visites que nous y avons faites. On peut diviser ces denrées en deux groupes : les produits frais et les produits secs. Parmi les premiers, vendus généralement en plein air, figurent : une carotte allongée, jaune, verte au collet (*z'rodia*), l'oignon (*b'çol*), l'ail (*toûme*), le céleri (*krafeuce*), le chou, toujours vert, jamais pommé (*krounbîthe*), la laitue (*chelâdha*), la fève (*foul*), le pois (*djilbana*), le concombre (*khiar*), une citrouille jaune, allongée (*qerd*), la pastèque (*delâa*), l'artichaut (*khorchef*), la tomate (*tomatich*), le persil (*mad-nouss*), le piment rouge (*felfel*), la menthe (*nâna*), le citron, (*lemoun*) l'orange (*t'chinate*), l'abricot (*mechmech*), l'amande (*zalouzza*), la prune (*aine*), la figue (*karmous*), une pomme (*tefah*) ressemblant à notre pomme de Saint-Jean, une petite poire (*lennjace*). On peut encore citer comme produit frais le *lagmi* ou vin de palme, la seule boisson alcoolique autorisée par le Koran.

Quand le *lagmi* est recueilli depuis peu, il est doux, très aqueux, et rappelle le sirop d'orgeat fortement étendu d'eau. La fermentation alcoolique commence quelques heures après la récolte, le liquide étant conservé dans des gargoulettes de terre sans couvercle. Quand l'émission de gaz carbonique est active, la boisson peut être comparée à l'hydromel. La récolte du *lagmi* se fait de la façon suivante. Au moment de la grande végétation de l'arbre, on

coupe au dattier toutes ses palmes, sauf celles qui ne sont pas encore épanouies et qui constituent le cœur. On pratique à l'endroit de l'incision une gouttière circulaire avec pente ménagée vers une gargoulette de terre suspendue à l'arbre. La récolte est en moyenne de cinq litres par jour et dure un mois ou un mois et demi, produisant ainsi cent cinquante à deux cents litres de liquide par pied. Sur les marchés arabes, un verre de *lagmi* est vendu un *karouba*, monnaie de cuivre valant quatre centimes. Si l'on veut ne pas épuiser l'arbre, on arrête l'écoulement avec de la terre. Un palmier ainsi traité, ou plutôt maltraité, peut produire des dattes au bout de deux ans ; mais on soumet surtout à ce mauvais traitement ceux qui doivent être abattus. Un étranglement de la tige reste toujours à l'arbre à l'endroit où l'incision a été faite, de sorte qu'on peut dire combien de fois il a subi l'opération.

Dans les souks se vendent les produits secs, parmi lesquels nous pouvons citer les dattes (*temeur*), les lentilles (*adess*), les haricots (*loubia*), l'arachide, le fénugrec (*helba*) *Trigonella fenum-græcum* dont la graine sert à l'engraisement des femmes juives, le riz (*ruzz*), les olives (*zitoûm*), la caroube (*karoba*), des raisins secs (*z'bibe*), le piment rouge séché, enfilé en chapelet (*felfel hamour*), le thym (*zatter*), le benjoin (*djâoui*), la garance, le henné (*henna*), qui est employé pour teindre les mains et les pieds ; enfin deux céréales : le blé dur (*qomâh*) et l'orge (*châir*), une plante fourragère, la luzerne, et la graminée appelée *Alfa* (*Macrochloa tenacissima*), dont on fait des cordes, des muselières pour chameaux, des filets, des bâts, du papier, etc.

Nous avons dit qu'il n'y avait pas d'eau potable dans le pays ; la ville est alimentée par les vieilles citernes romaines situées à trois kilomètres. Tous les matins, il est très curieux de voir les nombreux âniers chassant devant eux leurs bourricots chargés de quatre amphores pleines. Ce sont bien des amphores, car, depuis les Romains, la forme des urnes est la même, et l'on peut dire que la scène, elle aussi, n'a pas changé ; seulement la tunique

du porteur d'eau a fait place à la gandoura et au burnous. L'homme qui porte ces vêtements, devenu Arabe par la force du cimetière, a bien souvent, lui aussi, dans son maintien et dans son profil, l'empreinte de son origine romaine.

La rareté de l'eau à Sfax fait qu'elle se paye ; mais le pauvre a heureusement à sa disposition un moyen économique de se désaltérer.

Les habitants riches et charitables entretiennent chez eux des réservoirs remplis d'eau qui communiquent avec la rue par un bec en fer rappelant celui d'un biberon. Après l'heure du repas, il y a souvent foule à ces *fontaines Wallace*, qui ont de beaucoup précédé les nôtres.

Nous ne décrivons pas en détails les industries de Sfax. Elles sont surtout agricoles. Signalons toutefois comme très curieuse la rue des Forgerons, où se fabriquent tous les socs de charrue, toutes les pioches, tous les râtaux du pays ; tout à côté se trouvent aussi les maréchaux, les fabricants de clous et ceux qui travaillent le bois. C'est là que nous viendrons nous munir de piquets de tentes avant le départ.

Ibrahim le *Kahouadji*, qui est au coin de la porte de la Marine, a tous les jours notre visite. C'est chaque fois le même empressement à accourir ses trois petites cafetières à long manche entre les doigts de la main gauche. De l'autre main il nous présente la pince à feu ; puis, notre cigarette allumée, il retourne s'asseoir sur son escabeau auprès de sa brasière, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau client. Son *kahoua* est *bono besef* ; il nous est arrivé parfois de passer une ou deux heures sous sa tente à étudier nos voisins et à observer l'encombrement pittoresque de la rue.

Les scènes sont les mêmes qu'à Tunis ; certains détails pourtant doivent être notés : depuis la gandoura ; des fillettes, souvent de deux couleurs différentes, bleue du côté droit, par exemple, et rouge du côté gauche, jusqu'au brûleur de parfums qui n'attend pas votre permission pour vous faire sentir un plateau sur

lequel fument des pastilles, et qui demande ensuite paiement de sa peine.

Ce goût des parfums est ici poussé à l'extrême. Il n'y a pas de jeune homme à prétentions qui n'achète dans sa journée plusieurs petits bouquets, qu'il place au-dessus de son oreille. A défaut de fleurs d'oranger ou de jasmin, ce bouquet se compose de feuilles de géranium. Tout Musulman qui se respecte porte sur lui un petit sachet de musc, et, si ses moyens ne le lui permettent pas, il se contente des... *produits* de la gazelle.

L'animal qui donne le musc (*Moschus moschiferus*) est, ne l'oublions pas, un Ruminant voisin des Antilopes. Ces *produits* de la gazelle se vendent dans tous les souks, et les Arabes, dans le désert, descendent de cheval pour les ramasser chaque fois qu'ils les rencontrent.

Un dernier détail nous frappe au plus haut point : les ophtalmies sont plus fréquentes à mesure que nous approchons du désert. On peut évaluer à 20 % le nombre des gens plus ou moins atteints, celui des borgnes à 5 % et celui des aveugles à 2 %. L'ophtalmie devient peu à peu purulente, puis surviennent l'épaississement de la cornée et la cécité complète. Les mouches, croyons-nous, sont pour beaucoup dans la propagation du fléau. Ce qu'il y a de ces Diptères dans le pays est incroyable ! c'est la mouche de France (*Musca domestica*). Nous la retrouverons jusqu'aux bords des Grands-Chotts, autour des puits, en plein désert, partout où l'homme conduit ses animaux et laisse ses détritrus. Dans les *souks*, les denrées en sont noires ; on les mange, on les boit, on les respire ; dès l'aube, elles servent de réveille-matin et constituent une des gênes de l'existence.

Les Kerkena. — Pêche aux éponges. — Salamaleks. — Hospitalité.

9 avril. — Quand pourrons-nous quitter Sfax ? Telle est la question que nous nous posons depuis notre arrivée. Malgré toute sa bonne volonté, M. le commandant supérieur n'a pu réunir les chevaux et les mulets qu'il nous faut. L'escadron du train qui

doit nous les fournir est toujours en colonne, et nos animaux sont pour le moment à Gabès. A quelque chose malheur est bon ! Nous devions visiter les îles Kerkena en revenant du Sud ; nous les verrons de suite : l'exploration y gagnera ; la végétation littorale, plus avancée que celle du désert, eût été brûlée en juin. Hier nous avons fait une heureuse rencontre, celle de M. Bouillot, préparateur de zoologie à la Sorbonne. Il est ici depuis plusieurs mois, en mission officielle, étudiant la faune sous-marine, s'adonnant à des recherches sur l'embryogénie des éponges et devant terminer ses travaux par des dragages au large, à bord du *Linois*, stationnaire de la marine. Le jeune savant a exploré les Kerkena, allant de crique en crique pour opérer ses dragages ; il veut bien nous accompagner et nous servir de guide. Nous avons frété une felouque de pêcheurs d'éponges. Deux Arabes composent l'équipage, et nous pouvons nous fier à leur connaissance de la côte. M. Mattei nous a muni de lettres pour les cheiks principaux de l'île. C'est pour le mieux. Nous partons donc demain matin.

10 avril. — Près de huit heures pour arriver au petit port de Ouled-Kassim ! C'est un peu long pour n'avoir fait que 40 kilomètres ; mais nous avons vent debout et les bordées ont été nombreuses. Ces loisirs ont été employés à nous instruire sur la pêche des éponges. Nos Arabes ont peu de mots français à notre service, mais quelques mots d'italien. Le *Sabir* supplée à ce qui manque. Doumet, qui parle italien, a été et sera souvent notre interprète. On pêche les éponges (*ayemi*) de deux façons : avec le harpon dans les fonds de 2 à 5 mètres, avec la drague (*ganga*) dans les fonds de 5 à 30 mètres. La drague est un filet traînant de 6 mètr. de long, garni à son ouverture d'un cadre en fer ayant 4 mètr. de diamètre et 50 centim. de hauteur. Elle est traînée par l'embarcation, sur des fonds de sable généralement. La seule roche sous-marine est ici un poudingue quaternaire, fait de coquilles du littoral et peu résistant. Dans le sable, les éponges s'établissent sur tous les objets immobiles. Une pierre,

une touffe de zostère, tout leur est bon. La drague amène support et colonie animale. Les éponges siliceuses et calcaires sont rejetées avec mépris, sous le nom d'éponges mâles, et les éponges fibreuses, qui presque toutes sont des éponges dites de Venise (*Euspongia communis*), sont appelées éponges femelles et recueillies avec soin.

La pêche n'est pas libre. Une Compagnie centralise les produits à Sfax ou aux Kerkena et paye un fermage considérable au Trésor tunisien. Les abus sont nombreux, cela va sans dire. Les pêcheurs grecs et siciliens qui retournent chez eux sans atterrir échappent au contrôle. La concession de la Compagnie fermière cesse en 1887, et il est probable que ce système de perception de l'impôt ne sera pas conservé.

Les îles sont basses, sans relief important ; elles sont formées entièrement du poudingue coquillier quaternaire dont nous avons parlé. A en juger par l'étude des Mollusques qui le composent, le soulèvement paraît récent. On n'aperçoit la terre qu'à 2 ou 3 kilom. du rivage, et les palmiers dont elle est couverte semblent plantés dans la mer. La grande île porte le nom de *Kerkena*, et la petite, la *Gherba* de nos cartes, est nommée *Ksira* (petite) par tous les habitants. Le détroit qui sépare Kerkena de Ksira s'appelle *el Kantara* (le pont). On voit encore en effet les débris d'un pont romain qui reliait les deux terres. En sortant de ce canal, une de nos dernières bordées nous a fait passer au milieu des pêcheries de la côte orientale. Ce sont des *bordigues* comparables à celles de nos étangs salés. La palme (*djérid*), dépouillée de ses folioles, remplace avantageusement le roseau, résiste à la vague et s'incline, sans se briser, sous les embarcations qui passent. Nous avons dérangé là de nombreuses troupes d'oiseaux pêcheurs occupés à prélever leur dîme. Les hérons blancs (*Ardea Garzetta*) étaient abondants, ainsi qu'une Mouette rare sur nos côtes (*Larus senatorius*). Débarquement laborieux : il a fallu faire près de cent mètres sur les épaules de nos Arabes à cause de la pente insensible de la plage. Ouled Kassim est un pauvre village de pêcheurs. Réception cordiale, digne, on pour-

rait dire solennelle, de la part de notre hôte Sidi Mohammed-ben-Soliman. La maison des étrangers a été mise à notre disposition ; à 7 heures, un *couscoussou* monstre est arrivé ; un indigène sachant un peu d'italien servait d'interprète, et, sans les hôtes incommodes qui nous avaient précédés dans la maison des hôtes, nous aurions pu passer une bonne nuit.

13 avril. — Nous venons de rentrer de notre intéressante excursion ; nous avons voyagé en plein pays arabe, pas un Européen dans les îles. Les lettres de recommandation de M. Matteï nous ont fait recevoir avec tous les honneurs. Le 10, couchés à Ouled Kassim ; le 11, à El Ataïa, chez Adj-Mohammed-Ben-Sahal ; le 12, à Cherki, chez Sidi-Assin-Atéjà-Ben-Gassen. La journée du 13 a été employée à visiter Ksira. Partout, spécialement à El-Ataïa et à Cherki, réception solennelle.

Le cheik se tient devant sa maison entouré du *cadi* (juge) et de tous les notables du village. Il vient au-devant des étrangers, en disant : *salem alek* (salut à toi), ou *aleikoum salam* (avec toi soit le salut). Puis il porte la main droite à la hauteur du front, ce qui veut dire : je te mets au-dessus de moi ; ensuite aux lèvres : je te loue par ma bouche ; enfin à la poitrine : je te porte dans mon cœur. Il vous tend la main, qu'il baise après l'avoir retirée : c'est le baiser de paix. Tous les notables en font autant, et quand ils sont trente, comme à Cherki, il y en a pour une demi-heure. Après les notables, la foule arrive et il faut serrer la main à ceux qui vous la tendent. Enfin on est introduit dans la maison réservée aux étrangers. Les deux premières nuits nous n'avons eu que des nattes. A Cherki seulement, il y avait autour de l'unique pièce des divans de pierre, sur lesquels on a déroulé de petits matelas. Dans cette dernière localité, la *diffa* (repas d'honneur), qui est servie deux fois par jour aux étrangers, se compose de trois ou quatre plats précédés d'un potage gras aux pâtes, fortement pimenté. Les plats sont des poulets rôtis, des poissons grillés ou frits, des fèves au piment, et l'inévitable *couscoussou* ; c'est ce qu'il y a de meilleur si l'on n'y met

pas trop de sauce pimentée (*cherba*), heureusement servie à part; comme boisson, du *lagmi* (vin de palmier). L'eau est détestable; pas de sources possibles dans des îles étroites, au niveau de la mer. Chaque village a ses citernes, dont plusieurs datent des Romains, et n'ont jamais été nettoyées. Quand nous ne buvions pas du *lagmi*, on nous autorisait à prendre une bouteille de vin dans nos provisions. A Cherki même, Ben Gassen, qui n'a plus de *préjugés*, s'est grisé avec le breuvage des Roumis. Au demeurant, le meilleur des hommes. Pour son excuse, nous dirons qu'il était commandant du *Bechir*, l'ancien aviso du Bey. Sa conduite, dans les derniers événements tunisiens, a été en faveur de la France; il nous a montré un certificat de l'amiral Conrad.

Pendant que nous étions à table, une des choses qui nous a incommodés le premier jour, c'était l'affluence des curieux. On se poussait à la porte, on se montait les uns sur les autres, on envahissait même notre unique pièce, jusqu'au point de gêner nos mouvements. Mais nous nous sommes faits à cela, beaucoup mieux qu'aux nuits sans sommeil.

Après le repas, consultations médicales. Tout Français est réputé *tbib* (médecin). C'est là que le Dr Bonnet a commencé à exercer son art. Plusieurs fois nous l'avons suivi auprès des malades. Que de misères auxquelles on ne peut rien! A Cherki, dans la même maison, nous devrions dire dans le même *gourbis* humide, se mouraient un vieillard atteint d'une maladie de foie et une enfant de 2 ans, le palais envahi par un ulcère gangréneux. La mère, une jeune femme, aux traits gracieux, lui prodiguait des soins touchants. A El-Ataïa, un homme souffrant d'une cystite a voulu absolument coucher dans la chambre des *tbibs*. La porte ne fermait pas; nous avions beau le mettre dehors, il rentrait toujours. Deux pilules d'opium lui ont donné du sommeil; mais il a couché chez nous!

Au moment de quitter le village, montés sur des ânes fournis par le cheik, accompagnés d'un chameau portant nos bagages, nous étions escortés quelques cents mètres par une foule sympathique, et, les salamaleks échangés, nous pouvions partir.

Les habitants sont Arabes en apparence, dans leur religion, la dignité de leur maintien, leur hospitalité et leur costume ; mais si l'on examine de près, il y a là un fond de population composée de Berbères et de Maures, cultivateurs, pêcheurs et marins. L'Arabe de vieille race croirait s'abaisser en travaillant ; il est resté pasteur, et les îles seraient un trop petit théâtre pour ses goûts de nomade. Comme chez les Maures du continent, la femme est cachée avec soin, et nous n'avons vu à visage découvert que celles qui dans les visites médicales venaient se faire soigner ou nous présenter leurs enfants. Chez notre ami Ben Gassen, nous avons eu l'occasion de prendre la *diffa* avec plusieurs indigènes marins qui connaissaient la Méditerranée de Marseille à Constantinople et parlaient couramment l'italien ; l'un d'eux même parlait anglais. C'était un Maure superbe, à la taille élevée et élégante. Son costume entièrement bleu, veste et séroural bouffant, faisait ressortir la blancheur immaculée de son turban et celle d'un burnous négligemment rejeté sur l'épaule ; il avait été embarqué comme second à bord d'un navire tunisien faisant les transports entre la Goulette et Londres.

La récolte principale du pays est la datte commune, destinée à la nourriture des Arabes pauvres et des bestiaux. Elle se vend sur le marché de Sfax au prix de 15 à 20 fr. les 100 kil. On voit des palmiers partout ; les cultures intercalaires sont la luzerne, l'orge et les légumes.

Les irrigations se font au moyen de puits saumâtres, dont l'eau est montée par le même procédé qu'à Sfax. Il y a peu de chevaux dans les îles ; les ânes et les chameaux sont les montures ordinaires. Le chameau est la seule bête de trait et de labour. Nulle part nous n'avons vu ce précieux animal aussi bien soigné. A Ksira, dans le village de Mélita, chacun d'eux est logé dans un petit kiosque de djérid, bien plus confortablement que beaucoup d'Arabes.

Un dernier mot sur les Kerkena. Nous souhaitons la publication prochaine de la carte définitive de l'État-major. Toutes celles

que nous avons eues sous les yeux sont remplies d'erreurs. Ramlah, la capitale, y est nommée Kerkena et figure sur la côte à la place de Ouled Kassim, qui n'est pas mentionné. Ramlah est située non loin de Kelebin, dans l'intérieur de l'île. Les villages de Kelebin, El Abaskié, El Ataïa et Cherki ne sont pas marqués. Ce dernier est cependant aussi important que Ramlah. Dans l'île de Ksira, appelée *Gherba* sur les cartes, nous ne savons trop pourquoi, il n'est pas fait mention du village considérable de Melita. Bien certainement beaucoup d'îlots perdus du Pacifique sont mieux connus que ces grandes îles tunisiennes aux populations honnêtes et hospitalières.

Nous voici revenus à Sfax ; nous n'avons plus qu'une pensée, celle de faire bientôt notre première étape dans le désert.

(A continuer.)

---